

Après
Sur l'Adamant



74^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Berlinale Special

Averroès & Rosa Parks

Un film de
Nicolas Philibert



PRESSE
TONY ARNOUX
PABLO GARCIA-FONS

tony@ricci-arnoux.fr
pablo@ricci-arnoux.fr

DISTRIBUTION
LES FILMS DU LOSANGE

7/9 rue des Petites écuries - 75010 Paris
www.filmsdulosange.com

Au cinéma le 20 mars 2024

TS PRODUCTIONS
présente

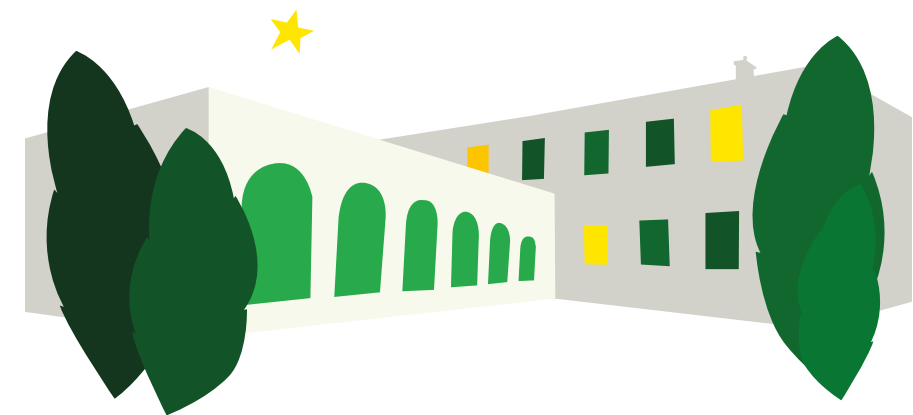


74^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin

Berlinale Special

Averroès & Rosa Parks

Un film de **Nicolas Philibert**



FRANCE • 2024 • 2H23 • 1,85 • VISA N°157000

Photos et Dossier de presse téléchargeables sur
www.filmsdulosange.com

ts productions

france•tv




UNIVERS CINÉ

Région
Île de France



CINE+

A photograph of a man with a beard, wearing a white jacket and blue pants, sitting on a dark metal bench in a long, covered walkway. The walkway is supported by a series of tall, light-colored stone columns. At the end of the walkway, there is a large, arched red door with a grid of windows. The scene is brightly lit, suggesting daytime. In the background, a white building with windows and some trees are visible.

Averroès et *Rosa Parks* : deux unités de l'hôpital Esquirol, qui relèvent - comme l'Adamant - du Pôle psychiatrique Paris-Centre.

Des entretiens individuels aux réunions "soignants-soignés", le cinéaste s'attache à montrer une certaine psychiatrie qui s'efforce encore d'accueillir et de réhabiliter la parole des patients. Peu à peu, chacun d'eux entrouvre la porte de son univers.

Dans un système de santé de plus en plus exsangue, comment réinscrire des êtres esseulés dans un monde partagé ?



Naissance d'un triptyque

Par Nicolas Philibert



Avant de me lancer dans le tournage de *Sur l'Adamant*, je m'étais raconté que ce centre de jour pour le moins original - il est construit sur l'eau - était une sorte d'îlot autonome, non pas replié sur lui-même mais disons, un peu autarcique. Je n'ignorais évidemment pas que l'Adamant faisait partie d'un ensemble plus vaste, le pôle Paris centre, lequel compte également deux CMP, une équipe mobile et deux unités de soin, les bien nommées *Averroès* et *Rosa Parks* au sein de l'hôpital Esquirol - autrefois connu sous le nom d'« Asile de Charenton » - mais c'était comme si, de peur de me disperser, je ne voulais pas voir à quel point ces différentes structures étaient complémentaires, interdépendantes, qu'elles formaient avec lui un maillage au sein duquel patients et soignants étaient constamment appelés à circuler, chacun pouvant « construire sa propre cartographie entre les différents points d'appui proposés ». Inconsciemment peut-être, j'avais eu besoin de détacher l'Adamant de son contexte, comme pour mieux le distinguer.

Une fois sur place, j'ai vite compris que ce hors champ, il faudrait le faire exister, ne serait-ce que par allusion, sous peine de falsifier la réalité. Les images sont toujours trompeuses, me direz-vous, et raconter ce que l'on voit n'est jamais qu'une lecture parmi d'autres, une interprétation, mais tout de même, occulter totalement cette dimension plurielle

aurait été un contresens. Si l'Adamant pouvait attirer l'œil, les autres structures, plus classiques, n'en étaient pas moins essentielles. Les deux centres médico-psychologiques croulaient sous les demandes, il fallait patienter des mois pour y décrocher un entretien. À Esquirol, Averroès et Rosa Parks ne désemplissaient pas. Du reste, plusieurs « passagers » de l'Adamant avec lesquels j'avais un bon lien y séjournèrent. Je pense notamment à Olivier, avec qui j'avais tourné une séquence qui m'avait chaviré à l'atelier dessin, ou à François, cet homme qui ouvrira le film - celui-ci une fois monté - en chantant *La Bombe humaine*. S'arracher à l'hôpital leur demandait un effort considérable. Se lever, s'habiller, traverser le parc, aller jusqu'au métro leur était parfois insurmontable.

Je décide un jour d'aller leur rendre visite. Les unités Averroès et Rosa Parks se partagent un même bâtiment autour d'un patio arboré. Averroès est au rez-de-chaussée, Rosa Parks à l'étage. Des couloirs éclairés aux néons, des portes équipées de hublots, de petites chambres individuelles ou pour deux, une salle de télévision par étage, quelques pièces dédiées aux réunions, des chaises dépareillées, un self. Dans la diagonale du patio, une serre chaleureusement aménagée où ont lieu la réunion « soignants-soignés » du mardi, la « buvette » les mercredis matin et les quelques ateliers qui existent encore. Ce jour-là Olivier est affairé mais je passe deux heures à discuter avec François. La clairvoyance avec laquelle il raconte son parcours de plus de trente ans en psychiatrie me laisse une forte impression.

J'y retourne les semaines suivantes et croise d'autres patients. Certains semblent au bord de l'abîme et ne se laissent pas approcher. D'autres sont heureux de trouver quelqu'un à qui parler. Romain, la trentaine, occupe ses journées « à regarder pousser les plantes et à faire de la magie ». Chiche ? Il sort de sa poche un jeu de cartes et me fait plusieurs tours qui ratent les uns après les autres. Il est un peu vexé mais finit par en rire. Eva a été hospitalisée « à la demande d'un tiers ». Ce n'est pas la première fois : « *Je fais des obsessions... Quand je m'attache à quelqu'un j'ai du mal à lâcher, et ça vire du harcèlement.* » Myriam ne veut pas que les autres entendent son histoire. Nous nous installons dans la salle de télévision. Dans le cadre d'une thérapie, elle vient d'avoir accès à un trauma refoulé depuis quarante ans. Placée à la naissance chez son oncle et sa tante, elle a été abusée par son oncle jusqu'à l'âge de cinq ans. Si je reviens avec la caméra, elle témoignera : « *Ça pourra m'aider* » assure-t-elle. Mais elle quittera l'hôpital quelques jours plus tard.

Chacun semble emmuré dans une solitude abyssale. D'une fois sur l'autre, je remarque de nouvelles têtes. Des absents aussi. Le mouvement de rotation est incessant. Certaines semaines, le manque de lits est tel qu'il arrive que l'admission d'un nouveau malade impose le départ d'un autre. Mais lequel ? Casse-tête. Je rencontre les infirmiers, les aides-soignants, les psychiatres, les psychologues, les assistantes sociales, le personnel administratif. Chez les infirmiers et les aides-soignants, beaucoup

d'intérimaires. Tout le monde est sous tension. Prudemment, j'évoque mon souhait de venir tourner « *quelques plans complémentaires* » qui permettront de faire le lien entre l'Adamant et l'hôpital. L'idée est bien accueillie. Presque tous ont entendu parler du tournage qui se déroule au centre de jour, et manifestement ils en ont de bons échos. On m'invite à me glisser dans une réunion. Puis au staff du matin. Puis aux réunions « soignants-soignés » du mardi. Parfois houleuses, toujours hautes en couleur, il n'est pas rare qu'un patient y rue dans les brancards, invective l'équipe médicale, se mette à tempêter contre la psychiatrie, les médicaments, les conditions de vie à l'hôpital, la République, le Vatican, la nourriture, le café... Des plans complémentaires ? Au fond de moi, je n'en suis plus là. La perspective d'un second film me trotte dans la tête. J'aimerais y mettre l'accent sur les consultations, ces entretiens individuels entre patients et soignants. Un axe que j'ai laissé de côté sur l'Adamant. Il est vrai que les entretiens en face à face y sont moins fréquents.

Mais déjà, les contours d'un troisième film ont commencé à s'esquisser. Quelques jours plus tôt, l'occasion m'a été donnée d'accompagner et de filmer deux membres éminents de *L'Orchestre* chez Patrice, au motif que la machine à écrire de ce dernier faisait des siennes. *L'Orchestre* est un petit groupe de soignants bricoleurs qui, non contents de restaurer les âmes sur l'Adamant, se rendent parfois chez un patient pour y accomplir de menus travaux : fixer une étagère, déboucher un lavabo, réparer

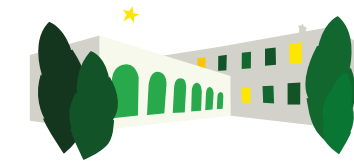
une prise, monter un meuble, etc. Patrice est une figure emblématique du centre de jour. Hiver comme été, ce septuagénaire s'y rend chaque matin dès l'ouverture des portes, va s'asseoir à « sa » table, avale un café et se lance sans tarder dans la rédaction d'un poème en alexandrins. De retour chez lui, il s'installe devant sa machine à écrire et retranscrit le poème du jour. Cette pratique fortement ritualisée semble être ce qui le tient depuis des années. Sa machine brusquement en panne, le voilà dans tous ses états. Walid et Goulven ont proposé de faire un saut chez lui, sans garantie de réussite. Trentenaires l'un et l'autre, ils n'ont jamais vu de machines à écrire... qu'au cinéma. Les voilà à l'œuvre. Je filme et engrange une belle séquence.

Ce premier pas de côté en appelle d'autres. Les membres de *L'Orchestre* sont régulièrement sollicités, d'autres visites à domicile les attendent. Des « VAD » comme ils disent. Pourquoi ne pas continuer à les suivre ? Restaurer les âmes, réparer les objets. Un troisième film ? Bien sûr il va falloir chercher des financements complémentaires, mais pour le reste, si je m'organise... Je me prends à y croire. Les trois films formeraient un ensemble tout en demeurant indépendants les uns des autres : on ne serait pas obligé de voir l'un pour voir les autres. Trois films au sein du même secteur psychiatrique, dont chacun lèverait le voile sur un aspect particulier de cette psychiatrie qui s'efforce encore, dans un paysage dévasté, de privilégier la relation. On y retrouverait certains visages, on en découvrirait d'autres. ■





Entretien avec Nicolas Philibert



Le film est donc le second volet de ce qui formera un triptyque. Comment s'articule-t-il avec *Sur l'Adamant* ?

Averroès & Rosa Parks en est un prolongement. C'est un peu comme si, après avoir filmé ce qui est sur le devant de la scène, je montrais cette fois les coulisses, les soubassements. L'ambiance de l'hôpital n'est évidemment pas la même, le lieu est plus sévère, et les patients qui ont échoué là traversent un moment dans lequel ils sont plus vulnérables, plus chancelants. La tonalité du film s'en ressent, mais il s'agit de la même psychiatrie, ou plutôt de ce qu'il en reste : cette psychiatrie qui s'efforce encore de prendre en considération la parole quand tout le système, de plus en plus colonisé par les neurosciences, les protocoles, les experts et les échelles d'évaluation tend à l'écraser en misant sur le seul recours aux médicaments. Aujourd'hui, l'hôpital est aux mains des gestionnaires, tout le monde le sait. Il faut faire du chiffre, réduire le nombre de lits, écourter le plus possible la durée d'hospitalisation et supprimer des postes, quand nombre de

professionnels ne partent pas d'eux-mêmes, faute de trouver encore du sens dans ce qu'ils font. Le film fait plusieurs fois allusion à cette situation : une jeune patiente en parle, la question resurgit dans une réunion ; c'est là, en toile de fond, mais cela n'en fait pas pour autant ce qu'on appelle un film "militant". Ou s'il milite, c'est en faveur d'une certaine dignité.

Introduire une caméra au sein d'un hôpital psychiatrique ne va pas de soi. Comment avez-vous procédé ?

Je ne parlais pas de rien. Dans la mesure où le tournage sur *l'Adamant* s'était bien passé, je bénéficiais d'un a priori favorable. Les soignants en avaient eu de bons échos par ceux d'entre eux qui naviguent entre les deux lieux et par les patients qui le fréquentaient. Certains connaissaient mes films, notamment *La moindre des choses*, le film que j'ai tourné à La Borde en 1995.

J'ai commencé par filmer un peu la "buvette", la bibliothèque et l'atelier journal, trois rendez-vous qui scandent la semaine. Je connaissais la plupart des soignants qui les



animent puisque presque tous travaillent sur l'Adamant. Il n'en reste pas grand-chose mais cela m'a aidé à lancer le tournage. Certains patients acceptaient d'être filmé, d'autres non. Rien d'étonnant à cela. Un homme faisait parfois irruption dans le champ de la caméra en tenant des propos très délirants. Il voulait impérativement que je le filme, il serait bientôt célèbre, on allait voir ! C'était délicat. Comment ne pas le froisser ?

Le film repose en grande partie sur des entretiens. Qu'est-ce qui vous a conduit à faire ce choix ?

Dès le début c'était mon idée. Les entretiens, et en second, les réunions "soignants-soignés". Je voulais faire du film un champ d'interrogations. Que s'y déploie la parole des patients, leurs mots, leurs maux, des bribes de leur histoire, de ce qui les tourmente, les assaille, les enferme, les agite ou les terrorise. Cette porosité qui les expose à la violence du monde, qu'ils prennent de plein fouet. La lucidité et l'acuité avec lesquelles ils évoquent leur monde interne. L'insatiable



quête de sens qui les taraude. Leurs espoirs, leurs potentialités, leur humour parfois.

Si la maladie mentale est une pathologie du lien, filmer des entretiens me semblait un bon moyen de montrer comment les soignants essaient d'accompagner ceux qui en souffrent et de forger avec eux les appuis qui pourront les aider à se relever, se relancer, renouer un lien avec le monde si ce n'est avec eux-mêmes, se réinsérer dans le tissu social. On y verrait combien accueillir la parole singulière de chacun est un travail de dentelle, toujours sur le fil, toujours à affûter.

Dans *Sur l'Adamant* les soignants n'étaient pas moins présents, mais leur présence était plus discrète. Elle l'était d'autant plus que le film ne les désignait pas comme tels de façon explicite. Un certain flou subsistait, qui était porteur de sens. N'avoir pas surligné la distinction entre soignants et soignés mettait le spectateur en situation de devoir se défaire de certains clichés. Ici, c'est différent. Le dispositif en face à face dit sans ambiguïté qui est qui. La visée thérapeutique y est immédiatement lisible, quand celle-ci pouvait

sembler plus diffuse sur "le bateau", du moins pour qui n'est pas de la partie.

Les entretiens que j'ai filmés présentent une grande diversité. J'en ai beaucoup joué au montage, dans la construction et la rythmique du film. Tantôt linéaires, tantôt décousus, heurtés, en zigzag, ils n'avancent pas tous à la même cadence, n'ont ni la même durée ni la même tonalité. Certains sont fluides quand d'autres font du surplace. La personnalité des patients et la diversité des situations qu'ils traversent y sont évidemment pour beaucoup, tout comme la manière dont les soignants se saisissent de ce qu'ils disent, chacun avec son style, ses références, ses automatismes parfois, sa façon *d'être avec*, de laisser venir la parole et d'orienter ou non l'échange.

Comment cette idée de filmer des entretiens a-t-elle été reçue ?

Presque tous les psychiatres ont été partants, à condition bien entendu que chaque patient le soit aussi. On en parlait avant, et je m'appuyais sur leur avis. Avec tel patient, ce n'était peut-être pas le moment. On verrait plus tard. Avec tel autre, oui, pourquoi pas. Dans la pratique, c'était souvent un peu acrobatique. Les psychiatres étaient débordés. Et voilà que tout à coup, ils avaient un petit créneau. Mais encore fallait-il que le patient soit disponible lui aussi, du moins qu'il se sente d'attaque, et qu'on trouve une salle disponible où filmer l'entretien, puisque les psychiatres n'ont pas de bureau attitré. Nous avions à peine le temps de nous





installer. Nous étions trois. Deux caméras, un micro sur pied, un autre au bout de la perche, et hop, c'était parti.

Du côté des patients il y a eu quelques refus mais finalement assez peu. Les personnes à qui je m'adressais étaient celles avec qui j'avais un échange, un minimum de complicité. Je n'ai pas proposé de les filmer à celles et ceux qui me semblaient traverser des situations trop aiguës, dont la parole était incohérente, voire inintelligible, souvent altérée par les médicaments. C'eût été les filmer à leur insu. Et à leur détriment. Filmer quelqu'un c'est toujours l'enfermer, le figer dans le temps et dans l'espace. L'emprisonner. Il faut donc essayer d'être le moins nocif possible. Je voulais qu'ils soient

à même d'accepter la situation "en toute conscience". Mais cette notion est elle-même un peu vague. Une personne qui délire, qui a des hallucinations, qui est par exemple envahie par des voix, cela ne se voit pas forcément. Sait-on toujours ce qui se passe dans nos têtes ? On peut avoir les meilleures intentions du monde, on ne sait jamais ce que la caméra peut faire aux gens.

Le film ne dit pas quel est le statut professionnel des soignants qui font ces entretiens.

C'est vrai, mais je ne me voyais pas mettre leurs noms et professions à l'écran, comme à la télévision. Pourquoi alors ne pas mettre les noms des patients ? Toutes les personnes qui

apparaissent dans le film sont au générique, mais ce n'est pas pareil. Pour vous répondre, trois d'entre eux sont des psychiatres. Un quatrième, en formation quand je tournais, l'est devenu depuis. La jeune soignante, alors interne en médecine, était en stage dans le pôle. Enfin, la femme qui est en binôme avec un premier psychiatre puis avec une autre est assistante sociale.

Habituellement, un ou une infirmière participe aux entretiens aux côtés des médecins, mais nous avons dû y renoncer tant il était compliqué de mobiliser en même temps les uns et les autres. Par ailleurs d'autres professionnels comme les psychologues en font de leur côté mais je ne pouvais pas multiplier les protagonistes, qui

sont déjà nombreux. Tout le monde sait qu'un film n'est pas exhaustif.

Vous filmez aussi des réunions...

Oui je tenais beaucoup à filmer ces réunions "soignants-soignés" du mardi qui permettent d'aborder librement tous les sujets sans ordre du jour préalable. Leur côté un peu anarchique viendrait rompre et bousculer le rituel des entretiens et le montage lui-même. Ces séquences témoignent du quotidien de l'hôpital, du climat qui peut y régner, du désir qu'à l'équipe soignante de partager avec les malades des temps de réflexion, mais ce ne sont que des instantanés. D'une semaine sur l'autre, ces réunions sont très différentes. L'espace de la serre, avec ses plantes, ses

fauteuils, ses rayonnages, est le poumon des deux unités.

Dans le film vous n'êtes pas exactement à la même place que sur l'Adamant. Vous y êtes plus en retrait.

Oui, c'est vrai. Dans *Sur l'Adamant* les patients s'adressent beaucoup à moi, alors qu'ici, à l'exception d'un entretien, ils s'adressent aux soignants. Pour autant je n'en suis pas absent. Les nombreux regards caméra témoignent de ma présence, voire même, ici ou là, d'une certaine connivence.

Je reviens à cette idée de la parole et de l'écoute. Dans vos films, quels que soient les univers qu'ils abordent, c'est une dimension très présente, que vous déclinez de multiples façons.

Mon propre rapport au langage n'est pas simple. Ma parole n'a jamais été très fluide. Il m'arrive de commencer à parler et soudain les mots ne sortent pas. Je ne sais pas si cela a un lien mais j'ai toujours aimé filmer la parole, qui est peut-être à mes yeux ce que nous avons de plus précieux. Or j'ai le sentiment que celle-ci est de plus en plus dévaluée. Cela ne vaut pas seulement pour la psychiatrie. Dans le champ du cinéma documentaire la parole filmée n'est pas très « tendance ». Drôle de monde que celui dans lequel nous vivons, où nous sommes tous « connectés », où l'on n'a jamais autant communiqué... et aussi peu parlé ensemble.

Filmer la parole c'est filmer des visages, des regards, des mimiques, des gestes,

des silences, des rires, des hésitations, des raccourcis, des associations, des extrapolations, des manières d'occuper l'espace et d'en ouvrir de nouveaux. C'est ramener au premier plan tout ce qui colore et aiguise les idées. C'est filmer cette part de fiction propre à tout récit, puisque parler ce n'est pas seulement rendre compte du réel, c'est toujours aussi le remodeler, le réinventer. Raconter, c'est ce qui permet de faire exister le non advenu. La parole est le territoire de la fiction.

Après *La moindre des choses* et *Sur l'Adamant*, ce film est le troisième que vous tournez en psychiatrie, et il y en aura bientôt un quatrième¹. Qu'est-ce qui vous incite à y revenir ?

La psychiatrie est une loupe, un miroir grossissant qui en dit beaucoup à la fois sur l'âme humaine et sur l'état d'une société. On y rencontre toutes sortes de gens au parcours cabossé, des fragiles, des sensibles qui avancent dans la vie comme des funambules. En parlant avec eux, il arrive qu'ils nous disent nos quatre vérités, nous poussent dans nos retranchements, nous entraînent dans des contrées où nous n'avions jamais pensé aller. J'ai mis du temps à me l'avouer, mais si ces personnes me touchent autant, c'est parce qu'elles me renvoient à moi-même, à mes propres vulnérabilités. ■

PROPOS RECUEILLIS À PARIS, JANVIER 2024

¹ *La machine à écrire et autres sources de tracas*, sortie prévue en avril 2024.

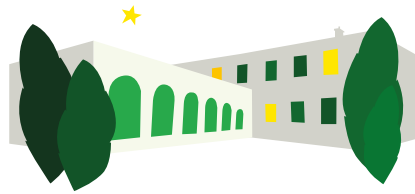


Liste Technique

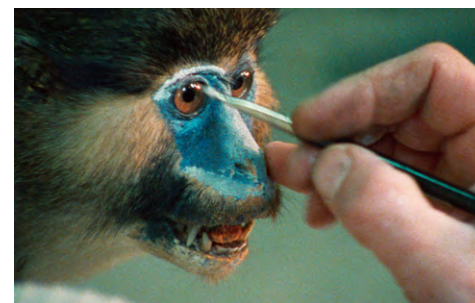
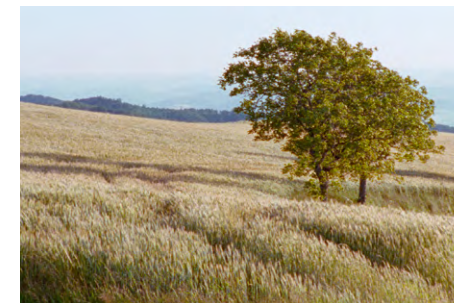
Ce film a été réalisé avec la complicité de **Linda De Zitter**

Image	Nicolas Philibert
assisté de	Pauline Pénichout
et occasionnellement de	Katell Djian
Son	Erik Ménard
Images drone	Emmanuel Fraise
Montage	Nicolas Philibert
assisté de	Janusz Baranek
Musique générique de fin	Sarah Murcia et Magic Malik d'après <i>L'hymne à la joie</i> (Ludwig Van Beethoven)
Montage son	Lucile Demarquet
mixage	Emmanuel Croset
Étalonnage	Christophe Bousquet
Directrice de post-production	Delphine Passant
Producteurs	Miléna Poylo & Gilles Sacuto, Céline Loiseau
assistés de	Clément Reffo, Coline Perraudin, Joseph Sacuto
Une coproduction	TS Productions
Avec la participation de	France Télévisions Les Films du Losange Universciné
Avec le soutien de la	Région Île-de-France
en partenariat avec le	CNC
Avec le soutien de	Ciné+ Centre national du cinéma et de l'image animée
Distribution France	Les Films du Losange
& ventes internationales	
Avec	Les patients et soignants des unités Averroès et Rosa Parks de l'hôpital Esquirol/Pôle Paris centre.

Filmographie sélective Nicolas Philibert



- LA MACHINE À ÉCRIRE ET AUTRES SOURCES DE TRACAS (2024, inédit)
 - AVERROÈS & ROSA PARKS (2024)
 - SUR L'ADAMANT (2023)
 - DE CHAQUE INSTANT (2018)
 - LA MAISON DE LA RADIO (2013)
 - NÉNETTE (2010)
 - RETOUR EN NORMANDIE (2007)
 - L'INVISIBLE (2002)
 - ÊTRE ET AVOIR (2002)
 - QUI SAIT ? (1999)
 - LA MOINDRE DES CHOSES (1997)
 - UN ANIMAL, DES ANIMAUX (1995)
 - LE PAYS DES SOURDS (1993)
 - LA VILLE LOUVRE (1990)
 - PATRONS/TÉLÉVISION (1979)
- et LA VOIX DE SON MAÎTRE (1978) coréalisés avec Gérard Mordillat.





LA BUVETTE ★ ★ ★
- tous les mercredis matins - ★
ON RECRUTE!
Petit café: 50cts Gâteaux: 40/60cts
Grand café: 50cts Gâteaux: 30cts
Cappuccino: 20cts
Smoothies: 1,20€



les films du losange

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.filmsdulosange.com